

L'adolescent et son corps.

Aldo Naouri
Conférence prononcée le 13/06/1988
à l'Université PARIS VII (Censier)
dans le cadre du séminaire
de Psychopathologie de l'Adolescence
(Ph. Gutton et M. Borgel)
Publiée in NERVURE T.XII n°8 Nov 1999

Pour aborder un sujet aussi vaste, et faire sentir la délicatesse que chacun lui soupçonne, j'ai choisi de l'introduire par des considérations de méthodologie.

Des considérations qui porteront sur deux points, embarrassants peut-être, mais singuliers en ce qu'ils me semblent pouvoir à eux seuls quelque peu métaphoriser cette phase particulière de la vie que se trouve être l'adolescence.

Le premier de ces points - pardonnez moi de commencer par lui - concerne ma place et mon statut, et la manière dont cette place et ce statut interviendront dans la suite de mon propos.

Je m'en explique.

Je suis pédiatre. Autrement dit, médecin et de surcroît spécialiste. Vous seriez donc en droit d'attendre, de ma formation ou simplement de mon statut social, que je vous dise sur le sujet qui nous préoccupe, des choses nettes, précises consistantes et évidemment informatives. Vous vous attendez peut-être à ce que je vous décrive de la manière la plus minutieuse les corps adolescents; ou bien, que je vous fasse le catalogue des problèmes que posent ces mêmes corps; ou bien encore, que je vous introduise à leur physiologie particulière ou à la tonalité spécifique de leur pathologie. Mais, si je sacrifiais à ce genre d'attente, je ne ferais que vous exposer, de vive voix certes, quelques morceaux choisis de ces nombreux traités auxquels chacun peut avoir accès dans toute bibliothèque.

Or, je ne crois pas que ce soit pour ce genre de travail qu'on m'a fait venir.

Les personnes qui m'ont invité savent, elles, depuis longtemps, l'intérêt que je porte au registre des discours qui se tiennent autour des corps. Et je les soupçonne même de s'attendre à me voir orienter mon exposé principalement dans cette direction. Ce ne serait pas, au demeurant, totalement déraisonnable. Car, à rapporter simplement, dans leur violence explosive, certains propos ou certains comportements adolescents, je pourrais parfaitement illustrer ou faire imaginer la prodigieuse mutation survenue dans leur corps.

Mais là encore je crois, pour ma part, que je continuerais d'être dans le porte-à-faux.

Je ne vous laisserai pas plus longtemps vous demander ce que j'ai l'intention de faire.

Je vais vous le dire: je vais essayer de me tenir dans une sorte d'"entre-deux".

Je ne serai ni exactement ceci, ni exactement cela. Je participerai tantôt de ceci, tantôt de cela. Je tenterai d'épingler un détail dans l'un des registres, j'en cueillerai un dans l'autre. Et je m'efforcerai sans relâche d'apparier et de confronter ce sur quoi je me serai arrêté.

J'essaierai, dans tous les cas et quoi que je dirai, de ne pas quitter cet "entre-deux". Un "entre-deux" que je situerai entre les corps et les mots, mais aussi bien entre le savoir et le questionnement, tout autant qu'entre la force conférée par les certitudes et la fascination exercée par le doute. Un "entre-deux" dont je veux faire un lieu de passage, une forme de relais, un lieu où transitent des mouvements divers qui se croisent et s'affrontent, cohabitent et s'ignorent, sans jamais plus se superposer que se surajouter ou se confondre.

J'irai, pour le dire vite, jusqu'à essayer de me faire adolescent moi-même!

J'essaierai de retrouver cette veine et cette richesse où l'hésitation ne rend pas timoré, et où la profusion demande la plus rigoureuse des gestions tout en éclaboussant qui tenterait de s'y essayer.

Nous serons appelés à voir en effet que les modifications concrètes du corps adolescent peuvent être aisément figurées par un vecteur parfaitement orienté et nécessairement affecté par le facteur temps. Mais nous verrons aussi que le vécu de ces modifications par l'adolescent lui-même, autant que par ses proches d'ailleurs, prend souvent une allure cahotée, marquée par le trépignement et l'impatience, mais empruntant aussi fréquemment la voie de la régression autant que celle, compulsive, d'une sorte de désir de rester sur place. Manière comme une autre de rendre une dernière visite à des oripeaux qu'on n'abandonne jamais aisément.

Vous avez compris que ce n'est pas par hasard que j'aurai introduit la notion de l'"entre-deux". Et, si j'y sous-entend quelque chose d'un débat renouvelé autour du statut de chacun des parents, ou quelque autre chose d'un autre débat centré sur les notions de passé et d'avenir, je ne refuse pas d'en faire aussi, et trivialement, un "entre-deux cuisses", dont on sait qu'il vaut mieux, tôt ou tard mais définitivement, s'extraire.

Le second point de méthodologie sur lequel j'insisterai, concernera, lui, la difficulté qu'il y a à définir avec précision la notion d'adolescence. Comme si cette notion, échappant à toute classification rigoureuse, donnait par ce côté même le sentiment de son contenu.

Ce n'est pas que le mot en lui-même soit galvaudé ou qu'il prête à la moindre confusion. C'est principalement parce que les faits qu'il recouvre sont multiformes. Et que nous ne pouvons pas honnêtement, sous le prétexte d'un légitime désir de rigueur, choisir tel aspect plutôt que tel autre.

Nous avons, tous, autour de nous, pour ne prendre que ce cas, des individus que nous connaissons et dont nous disons volontiers qu'ils sont et qu'ils seront d'éternels adolescents. Leur allure semble défier le temps et se maintenir dans une inaltérable juvénilité. Quant à leurs attitudes, elles restent empreintes d'une impulsivité qui nous est familière et reconnaissable. Ils vivent dans une forme d'attente éternelle d'on ne sait trop quoi. Mais même si nous les évoquons comme tels, nous sommes en droit de nous demander s'ils sont ou ne sont pas des adolescents? Et si nous devions absolument en décider, quel critère choisirions-nous pour les inclure ou les exclure de notre étude?

Peut-être devrions-nous avoir plus de modestie et plus de méthode. Nous pourrions croire que nous aurons plus de chance en nous laissant guider scolairement par la définition commune du mot? Essayons celle du Robert, par exemple, désigne l'adolescence comme "l'âge qui suit l'installation de la puberté".

Soit! Dans ces conditions, efforçons nous de nous reporter à la définition scientifique de la puberté.

La puberté est définie, chez la fille, et on s'en sera douté, par la survenue des règles.

Pour le garçon, une définition équivalente existe aussi, mais elle est plus floue. Parce qu'on ne sait pas très bien ce que peut traduire, dans le quotidien, le critère retenu de "spermatogénèse active" (1,12). Disons, pour être plus simple, que cliniquement c'est le stade où on assiste à la maturation complète des organes sexuels (je vous fais grâce des tables de mensuration (1,12,15,20) du volume testiculaire ou de celles qui font état de la longueur et de la circonférence de la verge!). Cette maturation complète des organes génitaux s'accompagne d'une extension maximale de la pilosité pubienne: elle gagne la ligne blanche abdominale et l'intérieur des cuisses. Je vous invite, à méditer au passage, dans le contexte où nous vivons, sur le sort des malheureux individus qui sortent de la statistique!

Convenons que nous avons fait un effort sincère mais que le recours aux repères qui nous sont proposés ne nous avance guère, sauf peut-être à nous permettre de dire que nos fameux "éternels adolescents" n'en seraient pas de véritables.

De plus, de nos jours, et j'en témoigne ne serait-ce que dans mon recrutement personnel de clinicien, la définition qui nous échoit s'avère par trop restrictive.

J'en veux pour preuve le cas de

Sonia:

Ses seins se sont mis à pousser à 6 ans 8 mois et sa pilosité pubienne est devenue touffue dans les semaines qui ont suivi. Elle a été réglée à 7 ans 4 mois. L'exploration de cette puberté, désignée comme précoce (2), n'a pas révélé de processus tumoral. Sonia dépasse certes ses camarades de classe de plus d'une tête; mais, comme eux, elle joue à cache-cache, à l'élastique et à la poupée. Une fois par mois, sans doute se singularise-t-elle quand elle demande à sa mère: "dis, est-ce que tu vas me remettre des couches encore longtemps?"

Sonia a la bouille ronde des fillettes de son âge et je suis sûr qu'aucun de nous ne la mettrait dans la catégorie adolescente.

A l'autre extrême, je citerai le cas de

Brigitte:

Elle est connue depuis de nombreuses années dans les milieux de la GRS (entendez : Gymnastique rythmique au sol). C'est une de ces jeunes filles qui a l'habitude du public devant lequel elle évolue. Une de ces jeunes filles menues et gracieuses d'une souplesse de liane qui fait ce qu'elle veut avec un corps d'une souplesse étonnante et d'une légèreté aérienne.

Et pour cause! Brigitte mesure 1m 46 pour 34 kilos.

A 16 ans elle est en seconde.

Impubère évidemment.

Je la vois régulièrement depuis de nombreuses années puisque je la désensibilise pour une allergie pollinique. Nous avons souvent parlé de sa puberté, retardée comme on dit (11,12), et sacrifiée au protocole d'explorations prévu en la matière. Ça ne l'a jamais beaucoup inquiétée et elle a toujours trouvé le fait plutôt commode.

Un jour, elle arrive plus gaie que d'habitude et me dit immédiatement: "ça y est, elles sont venues" - elle avait 16 ans 10 mois - et elle enchaîne immédiatement: " vous allez me donner la pilule!"

Je lui dis ma réserve à intervenir immédiatement dans des processus hormonaux d'une si grande délicatesse et dont la mise en place semble avoir été si problématique. Je lui demande les raisons de sa hâte. Elle me les dit. Depuis l'âge de 14 ans, elle a un ami. C'est un camarade de classe. Ils s'entendent bien. Ils partagent les mêmes goûts. Ils ont les mêmes projets. Ils vont rentrer, dès l'année suivante, dans une école de techniciens de laboratoire. Leur diplôme en poche, ils sont assurés d'être engagés par l'oncle du garçon dans une ville bretonne. Ils pourront alors s'adonner à leur passion de la voile et avoir les trois enfants qu'ils ont programmés.

La survenue des règles venait leur poser un problème de contraception qu'ils n'avaient pas eu jusque-là.

Vous m'accorderez qu'il n'y a pas la moindre commune mesure entre Sonia et Brigitte. Mais, par delà la faillite attendue de la définition usuelle qu'introduisent ces deux cas, je dirais pour ma part que ni l'une ni l'autre de ces filles ne sont véritablement adolescentes. A l'évidence pour Sonia, vous me l'accorderez. Mais tout autant pour Brigitte dont la vie, ronronnante et réglée comme du papier musique jusque dans ses moindres détails, se situe à l'opposé des situations instables et explosives que nous connaissons habituellement.

Poursuivons encore, avec

Frédéric, par exemple:

Lui aussi il a 16 ans. Il est en troisième. Râblé, tout en muscles et d'une agilité phénoménale. Il aime m'épater en me montrant sa facilité à faire des pompes claquées ou à sauter et se poser sur ma table d'examen sans prendre le moindre appui.

Mais, ce qu'aime par dessus tout Frédéric dans nos rencontres, c'est de me parler de sa passion du bicross. Il s'entraîne pour les championnats de France. Sa petite taille ne le préoccupe pas du tout. Il y trouve même un certain avantage puisqu'elle lui permet de faire corps avec son engin et de réussir des figures d'une rare qualité.

Frédéric n'est pas pressé de grandir. Sa mère seule s'en inquiète.

L'un et l'autre, d'ailleurs, ont tout lieu d'être satisfaits d'une situation dont le pronostic est somme toute assez bon.

Autant Frédéric, à la peau à peine duveteuse et parfaitement lisse, est demeuré dans une forme de suspens de son évolution, autant

Bertrand

semble, lui, vouloir brûler les étapes.

A 15 ans, en quatrième, il a une allure virile déjà marquée avec des épaules larges, des cheveux drus et gras, et de la barbe. Seuls son visage boutonneux et son accoutrement, fait de bric et de broc mais où se remarque une certaine recherche, témoignent pour son âge.

Il me provoque.

Il a remarqué une fois mon étonnement à l'avoir vu, deux ou trois fois de suite venir, accompagné d'une jeune fille différente. Alors, tous les prétextes lui sont bons pour venir me consulter, y compris ces "putains de boutons qui s'incrustent.." . Il finit, ce faisant, par me faire une véritable présentation de sa collection de petites-amies. Elles sont toujours discrètes, polies, exemplaires. Elles l'attendent dans la salle d'attente où il va les chercher à la fin de la consultation pour repartir, avec l'une ou l'autre ou la suivante, la main dans la main et les doigts entrecroisés. A chaque fois, quand il est seul avec moi, il me demande ce que je pense de sa "nouvelle nana" dont il me dit toujours qu'elle est moins "tarte" que la précédente.

Frédéric comme Bertrand sont deux prototypes conventionnels d'adolescents, mais, chez eux comme chez Sonia ou Brigitte, la puberté n'intervient pas, de manière flagrante ou première, dans leur état.

J'en aurai fini avec les inconvénients de la définition du dictionnaire, quand j'en aurai signalé un dernier qui mérite vraiment qu'on s'y arrête. Les endocrinologues disent volontiers en effet, que, chez la fille (elle est toujours prise en exemple parce que les phénomènes chez elle sont complexes mais aisément repérables et quantifiables), la puberté est un phénomène qui s'étale de 7 à 25 ans et que le processus qui lui succède et qui s'étale jusqu'à 62 ans ne constitue, lui, ni plus ni moins que la ménopause!

Comment, dans de telles conditions, vouloir continuer de définir l'adolescence par rapport à la puberté?

C'est probablement le genre de difficultés qui a fait que bien des peuplades, pour prendre en charge l'adolescence, ont eu plus recours à d'autres critères tels que celui de stades ou d'âges, voire de limites, toujours plus ou moins floues, toujours plus ou moins variables et qui prennent appui sur d'autres définitions, l'enfance ou l'âge adulte par exemple, lesquelles se trouveront elles-mêmes sujettes à variation ou à contestation!

Par ailleurs, s'il n'y avait que la difficulté engendrée par les variations de l'âge de survenue de la puberté, on pourrait s'en accommoder - ce qu'on fait en pratique, il faut le remarquer - en définissant des pubertés précoces ou retardées. Mais à quoi peut-on et devrait-on s'attendre chez les sujets atteints d'aberrations chromosomiques? Des individus tels que les filles atteintes de maladie de Turner (45XO), ou les garçons atteints de maladie de Klinefelter (45XXY), ne disposent pas d'organes effecteurs capables de produire en eux de phénomènes pubertaires. Ils ne sont donc jamais - sauf exception ou palliatifs thérapeutiques (12,14) - pubères. Et pourtant, ils font, indéniablement, d'authentiques adolescences.

M'écartant de la définition conventionnelle, j'avancerai, pour ma part, que la puberté ne constitue qu'une forme de ponctuation du phénomène adolescence, et rien de plus. Et, dans un même mouvement, je proposerai ma propre définition de l'adolescence: **l'adolescence est ce moment plus ou moins long de la vie ponctuée ou non par la survenue de la puberté où l'individu se bat, avec plus ou moins d'acharnement et plus ou moins de succès, contre la phénoménale pression de l'"entre-deux"**.

Vous comprenez peut-être un peu mieux, maintenant, mes réticences et la raison pour laquelle j'ai dit que ce n'est pas par le biais du seul biologique, assurément plein d'enseignement et assurément nécessaire à l'ultra-spécialiste, que nous avancerons notre réflexion.

Je reviendrai donc au niveau de l'entendement commun.

Pour nous tous, en quelque sorte, l'adolescent, qu'est-ce? Sinon une silhouette, une image, une *gestalt* en quelque sorte, un point c'est tout!

Ce n'est d'ailleurs pas autrement que le définissent les sociétés sans écriture qui le soumettent, toutes en principe, à des rituels initiatiques ou à des rituels de passage. Chez les Amérindiens (3), les Africains (10) ou les Mélanésiens (16), les adolescents sont regroupés pour les cérémonies, plus par leur gabarit que par la référence précise à leur âge. La chose est certainement aisée autant que facilement imaginable si on se reporte au fait que ces populations sont géographiquement bien circonscrites et qu'elles ont un recrutement ethnique parfaitement homogène.

Il en va tout autrement sous nos climats.

Et ce, jusque dans les franges de population chez lesquelles continuent d'exister de véritables équivalents des rituels de passage.

Je pense en particulier à la cérémonie juive de la Bar-Mitzvah.

À 13 ans et 1 jour, le jeune garçon juif accède à cette fonction, être Bar-Mitzvah, qui donne lieu à tout un cérémonial. Il est décrété responsable de ses actions sur le plan religieux et moral. Il est pris

en compte pour le quorum de la prière et se trouve fondé à émettre et soutenir aussi bien des opinions que des vœux en son nom propre. Ce faisant, comme dans les rituels des sociétés primitives, il bascule sans transition du stade infantile, dans lequel il se trouvait la veille encore, au stade adulte qu'il est somme toute invité à tenter d'occuper de son mieux. L'arbitraire de l'âge ici, à l'inverse de celui des gabarits ailleurs, se préoccupe assez peu des modifications du corps et de ce qui s'y passe. Et on peut voir, dans la réalité, accéder à ce cérémonial aussi bien des garçons à l'allure mâle passablement accentuée que de tendres chérubins encore imberbes.

L'énorme pression du groupe religieux, quand il existe et qu'il fonctionne - tout autant d'ailleurs que celle du groupe social dans les autres contextes - prendra en main l'adolescent et le fera accéder au comportement adulte sans heurt ni remous. Cette pédagogie du groupe ferait office de courroie de traction qui ira extraire l'adolescent de son "entre-deux" sans lui laisser ni le loisir ni le temps de s'interroger sur ce qu'il abandonne; le destin qu'il assume et le chemin qu'il prend étant les seuls réputés exister. Les débats, l'hésitation ou la violence, que nous rencontrons chez nos adolescents contemporains, se trouvent canalisés, contenus et condensés dans la seule cérémonie du rite de passage dont il ne faut, d'ailleurs, pas méconnaître le rôle considérable dans les remaniements narcissiques que nous aborderons plus loin.

Je prendrai prétexte de ce que nous a enseigné cette incise para-anthropologique pour en développer un particularisme à tout le moins étonnant.

Dans les populations juives de l'Afrique du Nord ex-française, et sur une aire géographique passablement étendue, une singulière coutume locale venait se surajouter au rituel religieux. Dans les milieux aisés, le père du Bar-Mitzvah confiait son fils à un jeune adulte de confiance auquel il remettait une certaine somme d'argent. Charge à ce jeune adulte de déniaiser ledit fils en le conduisant au ... bordel! On peut se demander la signification d'une coutume qui contrevient aussi radicalement à la rigueur et à la charge symbolique du rituel religieux. On ne peut en trouver aucune autre explication cohérente qu'une manière de sacrifier au séculaire ambiant et d'ajouter à la charge symbolique une touche plus contingente. La satisfaction d'une demande, supposée exister chez le sujet mais non formulée par lui, venant, comme prime supplémentaire, s'inscrire dans les remaniements narcissiques. Si l'on considère néanmoins l'investissement pécuniaire de l'entreprise et sa stricte limitation aux milieux nantis, on peut y voir opérer quelque chose qui ressemble à une idéologie de la possession qui se trouverait *ipso facto* conférée ainsi au jeune adulte.

On pourrait certainement et à juste titre gloser sur les méfaits d'un contact de ce type avec la génitalité mercenaire. Mais il n'en demeure pas moins que cette singulière coutume signe, même d'une manière distordue, une forme de prise de conscience et une tentative d'assomption de l'irruption de la génitalité dans un univers qui avait été supposé jusque là pouvoir en être maintenu à l'écart.

Cela n'empêche évidemment pas de la stigmatiser. Et il n'est pas impossible qu'on soit tenté de le faire, en invoquant, à titre de contre-exemple, les moeurs rapportées et recensées dans de nombreux pays par Verrier Elwin (5). Sous différentes latitudes et dans bien des régions du globe, l'aménagement de maisons de jeunes, plus connues dans le domaine ethnographique sous le nom de Gothul, permet en effet, aux adolescents et, à un moindre degré à de plus jeunes enfants, d'exercer leur génitalité en de multiples appariements avant d'opérer des choix destinés à être plus durables. On constate, cependant, à la lecture des travaux qui en font mention qu'une telle prise en charge de la génitalité, dès le plus jeune âge, se trouve inscrite dans un projet social parfaitement cohérent et qu'une disposition qui pourrait nous surprendre ou nous laisser rêveur, n'a rien d'une improvisation et qu'elle ne concède pas plus au libertinage, à la licence, ou à l'émancipation des individus (10). Bien au contraire, elle se révèle avoir une fonction dont je dirais qu'elle paraîtrait avoir voulu prévenir, de la manière la plus précoce et la plus radicale, les douloureux débats de l'"entre-deux". Puisque son projet ouvertement déclaré, vise à mettre au plus tôt, l'enfant à l'écart de l'autorité paternelle autant que de l'attractivité maternelle et de le préserver de la survenue de mécanismes qui rendent la vie sociale difficile.

Mais pour l'adolescent de nos sociétés, bien plus vastes, bien moins structurées et où les repères symboliques se délitent tous les jours un peu plus, l'irruption de la génitalité constitue une source certaine de malaise. Il la ressent, il la vit, il l'éprouve. Elle est, certes, admise comme une dimension coextensive de son état. Mais tout viendra en perturber l'assomption, pour la simple et bonne raison que son fonctionnement se heurte régulièrement à la place qui lui est conférée.

Autrement dit, nous vivons, nous, à l'inverse des sociétés où l'exercice de la génitalité précoce est officialisé et où cette officialisation s'accompagne d'ailleurs d'une grande discrétion et d'une non moins grande pudeur. Nous vivons dans un univers où la dimension génitale impudique et étalée (19) envahit, inonde et encombre, dans un mouvement restreint à sa seule dimension, dans un mouvement posé comme un en-soi et complètement désarticulé de ses possibles rapports avec un quelconque projet

existentiel. En guise de génitalité, notre adolescent qui est formidablement travaillé par les pulsions qui s'y rapportent, n'en rencontre, dans les avatars de la mode vestimentaire, sur les affiches, dans les salles de cinéma ou sur les écrans de télévision, que les phantasmes torturants de son effectuation. Flagrante mais impossible, présente mais inatteignable, prônée, vantée, affichée mais demeurant interdite, elle ne peut sous de tels auspices qu'engendrer le malaise et rehausser, sinon présentifier de la manière la plus aiguë, le toujours torturant "entre-deux".

Ce qui fait que nul ne peut s'en tenir à l'abri ou ne pas s'en trouver concerné quel que soit l'état de son corps, y compris, nous l'avons vu, quand le fonctionnement de ce corps se trouve compromis par des atteintes chromosomiques.

C'est que le processus de la génitalité a ceci de particulier qu'il ne peut pas méconnaître les processus psychiques qui l'accompagnent, ni les processus purement cérébraux qui sont contemporains de son éclosion. Il ne peut pas non plus, pour violents que soient les phénomènes, être vécu comme une dimension neuve, étonnante et dont l'existence n'aurait jamais été soupçonnée.

Nous sommes logés à la bonne enseigne pour savoir que les questions sexuelles sont celles précisément auxquelles s'intéressent le plus les enfants. Mais nous savons que l'intérêt qu'ils y portent est grevé du constat d'une immaturité organique dont ils ont plus ou moins conscience et dont ils pressentent bien qu'un jour elle cessera. L'adolescence est justement la fin de cette forme de patiente résignation: les organes génitaux parviennent à maturité par l'effet d'un système qui était resté quiescent sans jamais cependant avoir cessé de fonctionner.

Car, tout comme ces organes, en attente, ont toujours été là comme une promesse, il existe, au niveau anatomique et physiologique, un appareillage neuro-hormonal au fonctionnement subtil et efficient depuis ... le 80ème jour qui suit la fécondation (1,6,12,20)! Cet appareillage, d'une grande précision, est effectivement en place, chez le fœtus, deux mois avant même la différenciation sexuelle (1,6).

Cet appareillage neuro-hormonal s'appelle le "gonadostat".

C'est une appellation heureuse, un néologisme admirable, forgée au moment de sa mise en évidence dans les années 70. Un gonadostat. Tout comme on nomme un thermostat un appareil destiné à la régulation de la température, celui-ci est affecté à la régulation du fonctionnement des... gonades. Des gonades dont on sait que tout le reste, ou presque, va dépendre.

Le gonadostat, ce sont seulement quelques dizaines de cellules localisées dans les noyaux supra-optiques, ventro-médian et dorso-médian de l'hypothalamus (1,6,8,20).

Ces cellules sécrètent "le facteur de libération des gonadotrophines". On l'appelle en abrégé LRF ou Gn-RH ou, plus couramment encore, LHRH (1,6,12).

Ce facteur est un décapeptide. Autrement dit une minuscule molécule, aisément synthétisable et faite de seulement dix acides aminés.

Il tient sous sa dépendance la sécrétion par l'hypophyse des deux gonadostimulines: la FSH et la LH.

Chez l'homme, la LH stimule l'activité des cellules de Leydig (cellules du tissu interstitiel du testicule) et contrôle en conséquence la sécrétion de la testostérone (hormone du testicule), alors que la FSH assure le développement de la spermatogénèse, ce qu'elle ne peut faire qu'en présence de testostérone (8). Il me plaît à remarquer, pour ma part, la complémentarité de ces phénomènes : une action double avec un apport tiers intermédiaire. On ne sort décidément pas plus de l'"entre-deux" que de l'accouplement!

Chez la femme, la FSH induit les premières étapes de la maturation des follicules primaires permettant le développement des structures qui sécréteront les oestrogènes pendant la première partie du cycle. La LH stimule l'ovulation et la formation du corps jaune qui sécrètera aussi bien la progestérone que les oestrogènes de la deuxième partie du cycle (6,8).

Dans l'un comme dans l'autre des schémas, j'aimerais vous faire remarquer l'intervention concourante des deux éléments que sont FSH et LH. Ces deux éléments interviennent de manière différente, mais leurs actions sont complémentaires et intimement liées. Chez le garçon, elles aboutissent à un résultat simple et immédiatement saisissable qui ressemble à une triangulation similaire à celle qu'on peut formellement constater dans le processus oedipien mâle : FSH et LH constituent les deux sommets d'une base à partir de laquelle on peut faire figurer la testostérone comme une hauteur du triangle sur laquelle sera inscrite et évoluera la spermatogénèse figurant le troisième sommet de la triangulation. En revanche, le processus est infiniment plus complexe chez la fille: Si FSH intervient dans la première partie du cycle, son action cesse dans la seconde partie du même cycle. LH seule est nécessaire et le corps jaune nouveau venu assure le relais de la fonction initialement

dévolue à FSH. Ne pourrions-nous pas y voir une métaphore saisissante de la triangulation oedipienne féminine et du devenir féminin, l'un et l'autre bien plus complexes que chez le garçon.

Nous savons en effet que le premier objet d'amour, dans l'un comme dans l'autre sexe, c'est la mère. Mais le garçon devra y renoncer par l'effet de l'intervention de son père auquel il finira par chercher à s'identifier. En substitut de cette union initiale à l'objet interdit, il se trouvera plus tard une partenaire dont il mettra du temps d'ailleurs à se rendre compte qu'elle n'est pas sa mère (19). Son parcours, d'un bout à l'autre, aura été balisé par son rapport à deux corps féminins (19) qui pour être foncièrement différents ne sont pas toujours vécus comme parfaitement distincts. A telle enseigne que j'ai pu dire de la rencontre de l'homme avec le corps d'une femme qu'elle se situe toujours sous le signe des retrouvailles, la maturation de cette relation nécessitant l'intervention de la castration symbolique qui permettra le clivage des deux imagos et l'évacuation de l'imgo maternelle. Nous savons, en revanche, que le père, intervenant comme élément séparateur entre la fille et la mère, n'est jamais qu'un objet auquel la fillette s'agrippe pour se tracter hors de l'orbe maternelle en se sachant contrainte d'élaborer ses identifications à son objet premier d'amour (22). Tout comme FSH qui intervient dans la première partie du cycle pour faire sécréter les oestrogènes et dont l'action cessera parce que le relais en sera pris par le corps jaune, son action s'effacera en présence de l'homme (métaphorisable par le corps jaune) choisi par sa fille, sans que cesse pour autant l'action de la LH qui présente la constance des rapports de toute femme à sa mère comme l'impossibilité de la castration féminine. Ceci m'a fait dire des rapports d'une femme au corps de l'homme qu'elle rencontre, qu'ils se situent toujours sous le signe de la découverte : le corps jaune nouveau venu dans sa physiologie peut ou ne peut pas, en fonction du devenir de l'ovule qu'il aura expulsé, se mettre au service d'une aventure, telle que la maternité par exemple.

L'examen des faits physiologiques sous un tel angle ne permet pas seulement de légitimer un peu plus la nécessité de la prise en considération de la différence sexuelle, formidablement déniée par notre contexte social actuel (19) mais hautement présentifiée dans toutes les sociétés à rituel de passage (3,5,9,10,13,16) par la distinction très nette des cérémonies concernant les garçons et celles qui concernent les filles. Il apparaît nettement, à l'examen de ces rituels, que les différences qu'ils comportent métaphorisent parfaitement les différences repérables au sein de la physiologie, autant que la lecture que j'en produis. Un des mérites de cette lecture étant, d'ailleurs, de permettre une réflexion productive sur le déterminisme des troubles de la physiologie féminine, aussi bien dans l'instauration des cycles menstruels que dans la genèse de certaines stérilités.

Je me demande, d'ailleurs, si ce n'est pas parce que ces mécanismes complexes auraient été mis en place de manière brouillonne, que, pour en combattre la prévisible précarité, la nature aura été aussi dispendieuse? La question mérite d'être posée quand on constate qu'un éjaculat comporte plusieurs milliards de spermatozoïdes - et qu'il en faut au moins dix millions par centimètre cube pour en espérer un pouvoir fécondant - et que, pendant la gestation du fœtus femelle, il y aura formation de 60.000 follicules sur l'ovaire, dont 1.500 seulement persisteront à la puberté et dont 3 à 400 seulement subiront une maturation complète (1,6,12).

Car cette aventure, dont nous examinons une portion infime et étroite, ne commence pas avec la vie aérienne ou à un âge donné de cette vie aérienne. Les processus pubertaires ne sont qu'une étape, même si elle est singulièrement bruyante, d'une évolution qui a débuté avec la conception elle-même.

Le gonadostat, dont nous avons vu que la modification de sa sensibilité déclenchait l'avalanche des modifications du corps, ce gonadostat est fonctionnel - avais-je déjà indiqué - dès le 80ème jour de la gestation. Mais il ne commence véritablement son travail qu'à partir du 150ème jour de cette même gestation et seulement chez le garçon pour contrôler la sécrétion de testostérone. Il faut savoir, en effet, que la formation des testicules sous l'effet d'enzymes originés dans le chromosome Y est plus précoce que celle des ovaires mais qu'elle nécessite un processus actif (12): l'ébauche testiculaire doit sans relâche sécréter de la testostérone sous peine de se féminiser. Cette sécrétion de testostérone, qui ne cesse d'ailleurs pas immédiatement à la naissance, est considérable et explique à elle seule, je le signale au passage, une différence de 1,5 cm de taille entre les nouveau-nés garçons et filles (20).

Après la naissance, l'activité du gonadostat est rapidement freinée. Comme c'est un organe qui fonctionne avec un système de rétro-contrôle, l'accumulation de testostérone libre finira par bloquer son activité. Notons, pour le côté amusant de la chose, que ce blocage n'est absolu qu'entre ... 2 et 4 ans (1,6,8). A partir de 4 ans une modification progressive du seuil de sensibilité du gonadostat va le remettre peu à peu en route, en le rendant de plus en plus performant à partir de l'âge de 8 ans.

Il me faut, pour sacrifier encore un peu à ma tâche informative, vous signaler qu'une des particularités du gonadostat c'est qu'il ne fonctionne pas de manière continue mais de façon pulsatile (1,6,12). Avant 8 ans par exemple, il a des pics d'activité de faible amplitude et qui surviennent toutes

les 3 à 4 heures. Après 8 ans, les pics vont se multiplier et augmenter d'amplitude jusqu'à produire une pulsation toutes les 90 minutes. Ces pulsations seront nocturnes dans la phase pré-pubérale pour envahir ensuite tout le nyctémère.

La phase pré-pubérale que j'introduis, ici, a une autre singularité sur laquelle je trouve intéressant de m'arrêter un instant.

C'est la phase de croissance maximale de l'individu (21). Ce n'est rien de le dire, encore moins de le chiffrer. En revanche il est intéressant de rapporter le fait à ce qui se passe pendant la totalité de la croissance considérée non seulement dans la phase aérienne de la vie mais depuis la conception elle-même. C'est possible depuis que la pratique des échographies a permis de dresser des courbes de croissance intra-utérine.

La courbe de croissance intra-utérine présente l'allure d'un S (21). Autrement dit sa première portion a une allure exponentielle avec une accélération positive (je rappelle, pour ceux qui ne le sauraient pas, que l'accélération est la dérivée de la courbe et qu'elle ne doit pas être confondue avec la vitesse; si bien qu'une accélération peut être négative sans que la vitesse le soit). On imagine aisément que si la croissance se poursuivait sur ce mode, la conception aboutirait à la naissance de monstres. Cette accélération considérable va progressivement décroître pour s'annuler complètement au 96ème jour (quelques jours à peine après la mise en route du gonadostat - ceci dit, cependant, plus pour fixer les idées que pour introduire une quelconque relation entre les faits). Ce point d'accélération zéro fixe la fin de la croissance dite embryonnaire et le début de la croissance foetale. Or, la croissance foetale se poursuivra sur le même mode et avec la même allure, exactement jusqu'à la phase pré-pubérale où, une fois encore, et la dernière, la croissance va recouvrer une accélération positive.

Je rapprocherai volontiers cette phase pré-pubérale de la phase embryonnaire et, bien entendu, la phase post-pubérale de la phase foetale. Tout comme le fœtus aura fini par s'accommoder de l'espace étroit qui lui est dévolu et qu'il fera avec, pour se parachever avant de naître, l'adolescent, confronté aux contraintes périphériques, n'aurait pas d'autre choix raisonnable que de s'en accommoder pour naître à la vie adulte. Et tout comme le fœtus devra quitter un jour son enveloppe secourable et pourvoyeuse pour naître à la vie, l'adolescent devra quitter son espace de l'"entre-deux" pour naître à lui-même.

Ce que ne dément pas l'opinion relativement répandue que l'adolescence est une nouvelle naissance et que nous trouvons confirmé par Pierre Clastres (3) décrivant les adolescents Guayaki: "... ceux qui sont à la fois morts et vivants, morts à l'enfance à la douceur et à la tendresse du monde maternel, mais près de naître à l'âge d'homme..."

Je dois vous avouer qu'autour de cet aspect des choses et dans ma pratique, j'ai développé mes propres fantasmes, que je confie d'ailleurs volontiers aux adolescents qui me consultent, quand je les sens empêtrés dans le malaise de leur corps, la violence de leurs désirs et la difficulté de communication qu'ils rencontrent.

Je leur dis qu'il n'existe probablement pas de différence entre l'adolescent d'aujourd'hui et son lointain ancêtre préhistorique. Les corps n'ont pas radicalement changé. Les fonctions qui les travaillent n'ont certainement pas plus modifié leur modalité que la nécessité ou la finalité qu'on peut leur supposer.

Au milieu de la horde ancestrale, l'enfant, quand il a survécu, aura grandi en prenant une conscience progressive des dangers qui l'entourent. Il aura plus ou moins bénéficié pendant ce temps de la protection de ses parents et de ses proches. Le temps a fait son oeuvre, le gonadostat - pourrais-je ajouter - a fait son effet. Et le voilà pourvu d'un corps aux autres pareil et de besoins guère moins importants.

Le brutal réveil de sa génitalité ne lui permet pas de différer longtemps la satisfaction de ce qui fait, en lui, une véritable irruption. Mais les appariements sexuels sont depuis longtemps en place. Soit il trouvera dans cette impulsion, qui le traverse et l'asservit, l'énergie nécessaire pour se confronter au possédant du partenaire ou de la partenaire qu'il vise, soit il y puisera le courage d'aller affronter les distances aussi bien les marécages ou les bêtes fauves qu'il risquera de rencontrer dès lors qu'il se sera éloigné de son aire d'origine.

Nous nous retrouvons dans la pure logique du rut animal avec la distribution réglée des attributs sexuels. Ceux de la séduction d'une part, dans la rondeur et la grâce, et ceux, d'autre part, de l'énergie neuve du copulateur potentiel. Au service de ce copulateur potentiel, il y a ces immenses longueurs de jambe, la vélocité qui est la leur, et leurs masses musculaires puissantes et d'autant plus performantes qu'elles n'ont à porter que le poids faible d'un buste qui demeure étroit et frêle.

Il est évident que, dans l'espace restreint de nos groupes sociaux tels qu'ils se sont constitués, de tels atouts ne constituent pas le moindre avantage. L'énergie inutile se heurte à l'alentour, revient en

ricochet, affecte le sujet lui-même, l'embarrasse, le gêne, le déprime et le met dans un état critique. Or, pour échapper à sa violence et à ses effets, lui n'a pas d'autre choix que d'en déplacer le point d'impact. Il l'assumera comme il le pourra, la mettant au service de tous les affrontements qui pourront en user et l'user pour le libérer de sa tyrannie.

Il faut lire et relire ce qui a trait aux rites initiatiques des adolescents dans les sociétés primitives. Il faut le mettre en relation avec ce que nous apporte Freud dans "Totem et Tabou" (9). Il apparaît alors et de la manière la plus flagrante que ce qui se rejoue à l'adolescence c'est, toujours, la réactualisation nécessaire de la loi de l'interdit de l'inceste. Le fameux "entre-deux", que j'évoque, en constituant l'ultime tentative d'y déroger avant que chacun ne s'y résigne, plus ou moins, et plus ou moins aisément.

Je citerai, à nouveau, l'ouvrage de Pierre Clastres "Chronique des indiens Guayaki" (3): "... Un jour le père décide que le temps de l'enfance est révolu pour son fils..." suit alors la description du rituel qui est mis en place et dont j'extrait le passage suivant, qui me semble hautement significatif: "Et pour la première fois... les *kybuchu* (enfant entre 7/8 ans et l'âge d'être reconnu comme adolescent*) chantent, avec timidité, leur bouche encore inexperte module le *prerä* (chant réservé aux hommes*) des hommes. Là-bas, les chasseurs répondent de leur propre chant encourageant ainsi celui des futurs *beta pou* (nouvel initié*). Cela dure un long moment; autour, la nuit silencieuse et des feux qui brillent. Alors, comme une protestation, comme une plainte de regret et de peine, se laissent entendre les voix de femmes: les mères des jeunes gens. Elles savent qu'elles vont perdre leurs enfants, que bientôt ils seront plus des hommes dignes de respect que leur *memby* (petit enfant*). Leur *chenga ruvara* (chant réservé aux femmes*) dit l'ultime effort pour retenir le temps, il est aussi le premier chant de leur séparation, il célèbre une rupture. Le refus chanté-pleuré des femmes d'accepter l'inévitable est un défi pour les hommes: leur *prerä* redouble de force, de violence, il devient agressif couvrant presque l'humble complainte des mères qui écoutent chanter leurs fils comme des hommes. Eux se savent l'enjeu de cette lutte que se livrent les hommes et les femmes et cela les encourage à tenir vigoureusement leur rôle: ce soir, ils ne font plus partie du groupe, ils n'appartiennent plus au monde des femmes, ils ne sont plus à leur mère; mais ils ne sont pas encore des hommes, ils ne sont de nulle part, et pour cela occupent l'*enda ayiä* (hutte d'initiation que les jeunes gens ont construit eux-mêmes*): lieu différent, espace transitoire, frontière sacrée entre un avant et un après pour ceux qui vont à la fois mourir et renaître. Les feux s'apaisent, les voix se taisent, on s'endort."

On voit comment de tels rites initiatiques parviennent à la métabolisation intelligente de ce qui se joue. On comprend encore mieux leur fonction dans sa globalité: soumettre le postulant à la loi qui régit l'espèce, et rappeler cette même loi aux adultes présents qui n'en sont pas moins concernés.

Nos sociétés n'ont strictement rien de semblable à proposer à l'adolescent. Elles encouragent, certes, la sublimation de ses pulsions par la valorisation des parcours scolaires ou des activités sportives mais jamais, au grand jamais, de tels succédanés n'affrontent le problème quant au fond. À tel point qu'il demeure le même, et préoccupant, quels que soient l'époque, le lieu géographique, la latitude ou le contexte social.

Ce n'est pas que nous ayons perdu le sens des stratégies régulatrices face à ce genre de phénomène, mais parce que nous assistons, sidérés, à une mutation qui élève la difficulté, déjà énorme au départ, à sa propre puissance.

Ce ne sont pas seulement nos conditions de vie qui en sont cause mais une série de facteurs qui ont affecté aussi bien le corps de l'adolescent que nos moyens de répondre à sa demande.

Reportons nous seulement un siècle en arrière.

La puberté survenait à un âge bien plus tardif qu'aujourd'hui. En France, au début du vingtième siècle, les règles survenaient entre quinze et seize ans (10,12). Et quand on sait que la maturation sexuelle masculine est retardée d'environ deux années par rapport à la maturation sexuelle féminine, il nous est facile de dessiner le panorama de l'époque: une enfance longue dont une partie était consacrée aux tâches d'apprentissage précédaient la maturation sexuelle, laquelle précédaient de peu elle-même la maturité sociale si on s'en réfère à la date de mariage de jeunes gens et à leur inscription dans une activité professionnelle stable. A peine lesdits jeunes gens ressentaient-ils la violence de leurs pulsions génitales qu'ils avaient à leur portée les moyens de les assumer à tous les niveaux.

* * désigne ma propre traduction, libre, des termes.

* * désigne ma propre traduction, libre, des termes.

Les conditions nutritionnelles, en particulier, ayant changé sous nos climats, la maturité sexuelle survient de plus en plus tôt. Mais les conditions de distribution de subsistance dans nos sociétés, elles aussi, se sont modifiées au point que la maturité sociale survient de plus en plus tard. Ce large fossé constitue une condition surajoutée du malaise adolescent. Ce qui, au début du siècle, ressemblait à une sorte de gué aisément franchissable prend de plus en plus l'allure d'un précipice aux parois escarpées duquel il semble difficile de s'extraire quand on y tombe.

La chose m'a été dite, et de manière émouvante, par une petite

Rosa de
dix ans trois mois.

Je l'avais vue deux ans auparavant pour une manifestation aiguë qui avait l'allure d'une épilepsie sensorielle. Malgré l'ambiguïté des formulations dans un registre aussi flou, j'avais décidé de faire pratiquer un EEG. Ce qui eut pour effet de mettre sa mère dans un véritable état de panique, déclenchant de sa part la narration de l'histoire d'une jeune soeur adolescente épileptique qui était accidentellement décédée au décours d'une fugue. C'est elle-même qui dût aller reconnaître le corps et annoncer le décès à la grand-mère de Rosa. Elle s'aperçoit au fil de son récit combien Rosa est investie par cette grand-mère qui a eu d'ailleurs à son endroit maintes conduites de rapt.

L'EEG reviendra normal. Rosa aura pu être clivée par sa mère du statut substitutif menaçant de sa tante morte. La grand-mère en prendra son parti comme elle pourra et Rosa parviendra à s'extraire de ses conduites phobiques, devenant une excellente élève, pleine d'humour et populaire parmi ses camarades.

Ce jour là, elle paraît très émue. Elle reste debout à la droite de son père. Au bord des larmes, elle s'adresse à moi de manière saccadée:

- je viens parce que ça va trop vite. Ça m'a pris hier et ça va trop vite.

- Quoi donc?

- Tout.

- Raconte.

- J'étais dans mon lit, j'ai entendu des voix, j'ai bougé mon bras, et tout ça, ça va très vite.

- Mais quoi donc, ton bras?

- Non, je ne sais pas... Tout... Le temps surtout, et puis tout, et puis tout...

La mère de Rosa prend alors la parole pour me dire que ce phénomène vient compléter un tableau inquiétant, véritablement régressif, accompagné d'une chute considérable du rendement scolaire: en un mois Rosa est tombée en queue de classe. "Elle ne sait plus rien. Elle oublie tout. Elle oublie les règles de grammaire les plus simples. Elle ne sait plus les règles de calcul, elle refuse d'en apprendre de nouvelles. Elle reste dans son coin et elle qui n'a plus sucé son pouce depuis longtemps, se remet à le sucer pendant de longs moments les yeux dans la vague. Elle sombre dans la tristesse et je ne sais plus que faire. Je me suis souvenue qu'on lui avait fait cet électro, alors quand elle m'a raconté l'histoire de son bras, j'ai préféré venir vous voir."

Rosa a beaucoup grandi, je l'examine. Elle mesure 1m48 pour 45kg. Elle a une poitrine déjà importante. Quand j'en arrive à ce point de l'examen, sa mère me signale que Rosa a eu ses premières règles un mois auparavant alors qu'elle était chez sa grand-mère. Elle n'aurait pas été effrayée, mais elle a dit nettement regretter l'événement.

C'est alors que tout me paraît pouvoir prendre sens, y compris la phrase de l'enfant: "tout va trop vite".

On en parle. Je demande à Rosa, qui est d'origine algérienne, si sa grand-mère a poussé des youyous. Je lui explique que dans bien des sociétés y compris la société d'origine de ses parents l'événement donne lieu à une fête, puisque le groupe s'enrichit d'une procréatrice potentielle. Je fais évoquer aux parents de Rosa les rites locaux avec leurs particularités. Revient alors en force l'ombre de la grand-mère maternelle. Un peu comme si le travail ébauché deux années auparavant réclamait un complément.

Je profite de ma connaissance de l'arabe pour m'amuser à jouer sur les sonorités du prénom de Rosa. J'en fais une "rozza" et je lui suggère de demander à son père la traduction littérale de son prénom ainsi prononcé. Elle sourit enfin. Elle le regarde, me regarde, le regarde à nouveau. Et lui dans un sourire lui répond: "ça peut vouloir dire cheville... ou boulon... ou rouage". Je poursuis en demandant au père de Rosa de poursuivre son processus de traduction: "et votre nom propre ça veut dire quoi?" "Charpentier", me répond-il. Rosa découvre ainsi une inscription qui lui était jusque-là inconnue et dont elle pourra faire usage pour se mettre à l'abri de la propension incestueuse de la lignée maternelle.

Je me suis plu à imaginer que je lui avais offert par mon intervention une autre forme de la fête rituelle à laquelle elle aurait eu droit si elle était demeurée dans les registres symboliques de sa société d'origine.

Nous étions tous rassurés. Mais elle, au moment de partir, a insisté pour demander à ses parents de lui faire changer d'école.

Elle gardait les pieds bien sur terre!

Dans les trois années qui ont suivi cette consultation je n'ai noté aucun trouble particulier dans la vie de Rosa.

Voici donc ce que quelques nanogrammes de décapeptide suffisent à produire comme effet!

Mais si de tels effets ont cette ampleur, c'est aussi parce que notre époque de surabondance et de surinformation se trouve totalement démunie face à l'explosion de leurs conséquences.

Coincé dans son milieu d'origine, avec cette énorme quantité d'énergie qui l'encombre, l'adolescent va se heurter en tout premier lieu à ce même milieu d'origine qu'il va remettre violemment en cause, bousculer, malmener, et conduire à son point de rupture. L'adolescence - je n'ai pas cessé de le laisser entendre par ma référence à l'"entre-deux" -, l'adolescence, c'est ce moment privilégié où tout ce qu'aura laissé en rade la structuration oedipienne réclamera obstinément sa solution.

Si, au début de mon exposé, j'ai évoqué l'"entre-deux" en disant combien je l'associais à un "entre-deux-cuisses", j'ajouterais volontiers, maintenant, que ce que me semble jouer l'adolescent, dans et par son corps, me paraît être du registre de la castration imaginaire, étape préalable à la mise en place de la castration symbolique. C'est pourquoi, d'ailleurs, je ne fais pas, et je ne ferai pas, de référence particulière à des registres classifiés de la pathologie. Toute atteinte du corps de l'adolescent peut, en effet, être lue à partir d'une difficulté à repérer, vivre, et sentir son identité sexuelle.

Tout comme la croissance fulgurante de l'embryon impulse le fœtus vers le monde aérien, la croissance non moins fulgurante de la phase pré-pubérale prépare l'adolescent à son envol définitif. Mais c'est possible seulement à condition que les instances concernées par cet envol puissent sérieusement et rigoureusement occuper leurs places respectives. À condition, en particulier, que les cuisses ne se referment pas convulsivement pour retenir le contenu qui avait été longtemps confié à leur giron, et qu'une instance tierce indispensable les maintiennent suffisamment ouvertes et montre fermement au sujet le chemin à suivre. Nous en retrouvons la parabole dans la guerre des chants des parents guayakis mais aussi dans un aphorisme de mon folklore natal personnel que j'ai tenu à mettre en exergue d'un chapitre de mon dernier ouvrage (19) et qui dit: "Si la mère est concernée par la naissance de l'enfant, c'est le père qui met au monde l'adolescent".

À défaut de prendre prétexte d'un rite initiatique qui nous rappelle la loi de l'interdit de l'inceste, nous devons revenir une fois de plus à cette situation triangulaire qui, si elle avait été laissée en plan dans son inachèvement, à la période de latence, vient réclamer sa mise en forme plus équilibrée. Il est vrai qu'à cette période de la vie, elle le fait en force, dans l'angoisse et dans l'impatience, comme s'il n'était absolument pas question de louer cette chance ultime.

Toute famille, aujourd'hui, se heurte avec ses adolescents à cette énorme difficulté.

Comment la décrire ou la faire toucher du doigt. Quels indices pourrais-je en donner ?

Le plus simple reste encore de revenir à quelques vignettes cliniques. Elles sont plus précieuses que les longs discours théoriques.

Une fleur.

Madame Montagne est venue à mon cabinet en urgence et sans rendez-vous. Elle est seule et dans le couloir. Elle me supplie de la recevoir: "deux minutes seulement".

- "Vous savez les soucis que j'ai eus avec Irène. (Irène qui a 16 ans est en troisième et je la connais depuis sa naissance). Figurez vous que je me faisais du souci pour ses fréquentations. Elle me ramenait toujours à la maison des garçons impayables, sales chevelus, repoussants, et j'étais très inquiète.

Or depuis quelque temps, elle m'amène un garçon exemplaire. Il est poli, charmant et d'un comportement que j'aurais cru disparu. Figurez vous qu'il s'efface devant moi pour me laisser passer une porte, qu'il s'adresse à moi en me disant " Madame", pas comme les autres qui grommellent à peine un "salut", et qu'il m'apporte une fleur à chacune de ses visites. Cet après-midi, il m'a dit qu'il voulait me parler en présence d'Irène. J'ai accepté. Alors il m'a dit: "Madame, nous avons constaté,

Irène et moi que nous nous aimions assez pour avoir envie de faire l'amour ensemble. Aussi, je viens vous demander pour elle l'autorisation de prendre la pilule"".

- "Et qu'avez-vous répondu?"

- "Rien, je me suis excusé prétextant une course urgente en leur demandant de m'attendre, et je suis là. Que dois-je faire?"

Pauvre Madame Montagne qui prend de plein fouet une évolution à laquelle rien ne la préparait ... sinon les informations largement répandues par une presse féminine par trop complaisante quant à ce genre de phénomène! Son désarroi est d'autant plus grand, me dira-t-elle, qu'elle se trouve entourée de mères qui offrent, sans hésitation ni remords, le refuge de leur foyer aux ébats amoureux de leurs adolescents ou de leurs adolescentes.

La

vérandas.

"Vous vous rendez compte, me dit cette autre mère fière et joyeuse, l'autre jour nous étions, une amie et moi, devant la véranda qui donne sur l'autre côté du jardin. Et nous avons vu mon Michel (il a 14 ans) faire l'amour, la fenêtre de sa chambre, grande ouverte. Je ne sais pas s'il nous a vues, mais nous, qu'est-ce qu'on a pu en rire! Décidément, il n'y a plus de jeunesse!"...

La haine de l'hypocrisie.

"Charlotte (elle a 16 ans) a maintenant un ami chouette que nous avons emmené avec nous en vacances. Nous n'avons rien retenu. Et à cette période de l'année, à Venise, pensez comme ça a été dur de trouver deux chambres. Nous avons fini par trouver une chambre d'hôtel et une chambre chez l'habitant, c'est nous qui avons pris la chambre chez l'habitant, pour ne pas choquer les Italiens. Ils n'auraient pas compris. Les gens sont tellement coincés dans cette hypocrisie que nous détestons, mon mari et moi-même ..."

De mal en pis.

J'ai vu sur l'insistance de sa mère, Elisabeth, 15 ans, que je connais depuis sa naissance. Elle est en troisième. C'est l'aînée de quatre enfants. Elle a des heurts fréquents avec son père qui veut lui restreindre le nombre de ses coups de téléphone et qui trouve qu'il y a trop de garçons qui l'appellent. La mère d'Elisabeth sait que sa fille a de nombreux petits amis. Elle n'y verrait, pour sa part, aucun inconvénient s'il n'y avait pas le risque du SIDA dont la jeune fille semble se moquer éperdument. Elisabeth raconte avec beaucoup d'aisance ses conquêtes et son papillonnage. Je pose la question: "la pub sur le SIDA, qu'est-ce que tu en dis?". "Oh, c'est pas la peine. Je m'en fiche. Vous savez, les mecs avec qui je couche se sont dépucelés avec des copines qui étaient pucelles, alors vous savez ...".

On pourrait croire que l'usage de la contraception et que l'idéologie principalement développée par le mouvement féministe (qui n'a pas mâché sa revendication du plaisir sexuel comme valeur devant être non seulement assumée mais recherchée par chacune comme par chacun) auront pu inventer une approche nouvelle du malaise adolescent. On se tromperait. Car, en fait, ils sont seulement parvenus à mettre les jeunes au sein de leur famille dans une situation impossible à gérer et dont les effets ne paraissent pas doués à priori de vertus structurantes. L'adolescent accède, en effet désormais, au droit qu'il revendique d'une condition sexuelle équivalente à celle de l'adulte, mais sans avoir à en payer un prix quelconque ou à en supporter les conséquences. On conçoit que la complaisance qui lui est ainsi manifestée ne puisse pas le pousser à quitter un confort aussi douillet. Et ce n'est pas le moindre inconvénient de la situation, car la complicité qu'il établit avec son milieu familial, le plus souvent statistiquement avec sa mère, ne fait que prolonger indéfiniment une enfance sur-satisfaite dont il aura le plus grand mal à sortir. Comment pourra-t-on ensuite lui reprocher son faible goût pour un effort dont il n'aura rien à gagner de plus, et comment s'étonner de la fâcheuse tendance qu'il aura, dans une gradation de la recherche du plaisir, à vouloir tâter des différentes drogues?

Peut-être, pourra-t-on objecter, sommes nous dans une période charnière où cette évolution des mœurs pourrait constituer le moyen le plus adapté pour résoudre la crise des civilisations. Je me défie, pour ma part, d'une argumentation aussi perverse. Je voudrais faire remarquer que ladite évolution des mœurs, qui autorise et encourage l'effectuation de la génitalité adolescente, demeure encore sous l'effet d'impératifs rémanents qu'on ne sait où originer. Car, pourquoi interdire et ne pas encourager pareillement la génitalité des enfants? Ils en sont préoccupés, leur anatomie le leur permettrait et il y a bien des sociétés d'ailleurs (5,13,16) où la chose n'est pas interdite. Si nos tentateurs y trouvent à redire, n'est-ce pas par la conscience qu'ils ont du formidable clash psychique que constitue pour l'enfant, dans nos aires de civilisation, l'acte sexuel? Il reste alors à savoir si ce clash n'a pas son équivalence à la période adolescente.

En rejetant véhémentement une telle objection, je professerai, pour ma part, que l'effectuation de la génitalité adolescente, dans le contexte social dans lequel nous vivons, me semble constituer sans aucun doute le barrage le plus efficace qu'on puisse opposer à la tentative de structuration du sujet. Et les répercussions d'un tel gâchis, ne cessent pas, pour autant, à la fin convenue de la phase adolescente, autrement dit à l'âge adulte, comme en témoigne cette

histoire en quatre étapes.

1ère étape.

Naissance de Bruno dans le couple de Michèle, 22 ans, et Tarik, 25 ans. Puis naissance de Sarah 2 ans après.

Couple délicieux. Ils sont jeunes, beaux, entreprenants et dynamiques. Le mariage de Michèle et Tarik intervient entre les deux naissances. Il devient possible après la mort du père de Michèle dont il est supposé qu'il se serait opposé au mariage de sa fille avec un musulman. Il connaissait Tarik qui lui avait été présenté comme Patrick et qu'il appelait ainsi. Le couple lui avait dit ne pas vouloir du mariage et l'avait mis devant le fait accompli de la naissance de Bruno. S'il y avait eu mariage, il y aurait eu publication des bans et le fait n'aurait plus pu être caché au grand-père.

2ème étape.

Trois mois après la naissance de Sarah, baptême à l'église des deux enfants pour faire plaisir à la grand-mère qui, elle, savait tout. Dans les deux mois qui suivent, Tarik se tire avec une étudiante qu'il a rencontrée. Crise du couple. Enorme crise. Au téléphone, chez moi, en pleine nuit, Michèle hurle en pleurant: "je l'aime..."

3ème étape.

Reconstitution du couple. Ils sont revenus me voir deux ou trois fois. Mais ce n'est pas mon action qui a été décisive, c'est celle du grand-père paternel qui a rappelé son fils à son devoir et qui est allé menacer, chez elle, la maîtresse étudiante.

4ème étape.

Michèle rencontre Gilbert. Elle est amoureuse "folle". Tarik ne fait plus le poids. Il est accusé de tous les maux. Il n'est pas revenu chez eux pour elle mais seulement à cause de son père.

Leur vie? Ils se sont connus, elle avait seize ans. Ils ont vécu cinq ans ensemble, multipliant les aventures, chacun de son côté, en se les racontant mutuellement. Ces aventures sont dites comme n'ayant pas d'autre sens que l'assouvissement de l'excitation d'un moment. Entre eux, en revanche, "c'était du solide, il y avait de l'amour".

- Et l'amour maintenant? demandais-je.

- C'est fini. Nous ne savons plus où nous en sommes.

Voilà, une illustration parfaite, et bien plus courante qu'on imagine, des méfaits de l'inachèvement de la phase identificatoire du sujet. Voyez ce que ça donne et imaginez le travail qu'il faudra pour remettre en état cette cellule familiale. Au point où j'en suis, je vous montrerai volontiers le malaise en train de se constituer, et sur un mode heureusement un peu moins courant.

C'est ce que nous conte une histoire de

Je-nous.

J'ai devant moi, un matin, Monsieur et Madame G... seuls et sans enfant. Je ne les avais pas revus depuis 13 ans. La consultation m'avait été demandée par une lettre de Madame G... Curieusement, l'écriture sur l'enveloppe m'avait paru encore familière et j'ai retrouvé le même sentiment en percevant le discret parfum qu'exhalait le papier à lettre.

En fouillant les poches des jean's de son fils avant de les laver, Madame G. a découvert des papiers pliés qu'elle a lus. Ce sont des lettres et des poèmes que son fils adresse à un de ses copains. Lettres et poèmes à thèmes ouvertement homosexuels et n'usant pas de la moindre précaution de langage. Il y est nettement question de "couilles à caresser" et de "bête à sucer". Pas de méprise possible.

Monsieur G... est là, beau, droit, distant, glacial, indifférent. A peu près comme je l'ai toujours connu, seulement préoccupé par sa carrière d'avoué, les soucis de son étude, et son apparence, qu'il mettait au service de l'une et des autres.

Madame G... est strictement la même femme que j'ai quittée treize ans auparavant. Elle a un curieux visage au nez plat et légèrement épaté. Un visage lisse, rond, doux, troublant, presque sans creux et sans relief, d'une étrange beauté, où seule la bouche fait une grande blessure. Madame G... respire la féminité. Elle en est même troublante avec sa voix rauque et chuchotante à la fois, elle aussi étrangement familière à mon oreille.

Tout me revient d'un bloc.

Jean-Marie le petit garçon m'a donné des difficultés considérables. Une anorexie féroce et surtout un refus véhément de manger à la cuillère, puis de manger du solide, m'ont posé des problèmes que je n'étais pas parvenu à résoudre. Jean-Marie ainsi nommé "à cause de Jean, mon père et de Marie, ma mère qui est morte à ma naissance". Le père de Madame G... se remariera, lui offrant une mère de substitution qu'elle n'acceptera jamais d'autant qu'il lui donnera avec cette femme un demi-frère avec lequel elle ne parviendra pas à s'entendre et qu'elle continue de détester cordialement. Dans sa chambre, au-dessus de son lit, la très féminine Madame G... avait accroché le portrait d'une mère qu'elle avait idéalisée et à laquelle elle continuait de porter une véritable vénération.

Jean-Marie en quelque sorte marquait le pas et refusait d'avancer dans ses acquisitions. Puis il y a eu cette douleur transfixiante d'un genou, un matin, dans un contexte fébrile. Je l'ai emmené, précipitamment et sans trop savoir pourquoi, à l'hôpital. Là, j'ai littéralement forcé la main des collègues pour le faire plâtrer rapidement. Et je m'en suis félicité un peu plus tard puisqu'il aura guéri sans complications d'une ostéomyélite de son genou. Pendant ses deux mois d'hospitalisation, sa mère ne le quittera pas une minute.

Autant de faits marquants qui me permettent de me remémorer le cas. Ils ont démenagé rapidement après cet épisode et je ne les ai plus revus.

Ils sont là, et j'apprends qu'ils ont eu une fille qui a maintenant douze ans, elle s'appelle Marie-Eve. Elle est évidemment délicieuse et elle va très bien.

Leur questionnement, le questionnement de Madame G... qui parle seule, tourne autour de: "est-ce ou n'est-ce pas normal?". Le regard que je lance à Monsieur G... me vaut un "moi, je n'en sais rien, je n'y connais rien, les enfants c'est l'affaire de ma femme. Elle a souhaité vous consulter, elle m'a demandé de l'accompagner, me voilà." Quand je m'enquiers de la vie et des fréquentations de Jean-Marie, Madame G... me répond avoir été très étonnée de ne pas lui savoir de fréquentations féminines mais "au fond de moi j'avoue que j'en étais ravie ; je me disais qu'il n'avait certainement d'yeux que pour sa mère!".

"N'avoir des yeux que pour sa mère"! Tout un programme, n'est-ce pas?

Ne voila-t-il pas l'expression la plus parfaite du piège narcissique que l'adolescence réactualise avec une violence insoupçonnée? Pour répondre à pareille demande et s'adonner à une telle propension, les adolescents, sans toujours payer pour autant du prix de leur identification sexuatoire, n'en prennent pas moins, parfois, de bien curieux détours. C'est ce que nous montre l'histoire stupéfiante d'

une hématurie.

Benoît, quinze ans, au regard rieur et provocant me consulte régulièrement depuis quelques années. De bronchite en angine, en passant par l'acné rosacée, j'apprends à le connaître. Il vit seul avec sa jeune mère séparée de son père. De ce père, il ne veut d'ailleurs pas entendre parler : c'est un "lâcheur" qui n'a pas insisté pour le prendre, aux dates convenues par le jugement de divorce, quand il a fait des difficultés pour se séparer de sa mère.

Benoît a pour particularité d'avoir toujours un look "terrible": petit foulard, blouson mode et badges nombreux. Pour se déshabiller, il se couche par terre sans quoi il ne pourrait pas s'extraire de ses jean's moulants qu'il enfonce dans des "pompes" elles aussi "terribles".

Ce jour-là, il me consulte pour une hématurie massive, du moins si j'en crois sa formulation quand il me dit: "je pisse du sang".

Le symptôme est des plus sérieux. Même si j'ai peine à y croire devant ce faciès souriant et floride, je procède à un interrogatoire minutieux et m'enquiers du moindre détail. Il semble bien que ce soit une hématurie totale. Je cherche à en faire la preuve par l'épreuve dite des trois verres: début de la miction dans le premier verre, la suite dans le second, la fin dans le dernier. C'est un bon moyen de repérer l'étage de l'appareil urinaire qui saigne. Les trois verres sont pleins de sang. Je suis très préoccupé et mes fantasmes diagnostics n'ont rien de sympathique. L'examen clinique est strictement normal de même que la tension artérielle.

Je prescris des examens biologiques, une échographie de l'appareil urinaire et une urographie intraveineuse en me préparant au pire. Et j'attends, angoissé. Des jours s'écoulent sans m'apporter de nouvelles. J'appelle. Pas de réponse au téléphone. Je revois, enfin, Benoît avec sa pile d'examens. Sa mère l'accompagne. Elle a mauvaise mine. J'apprends qu'elle revient de province où elle est allée se reposer après une intervention chirurgicale. Benoît l'a accompagnée. Ils me recontactent dès leur retour.

Je me précipite sur la pile d'examens. Je suis manifestement le seul à être inquiet et devant leur impavidité, je suis même prêt à me féliciter de ma maîtrise et de mon professionnalisme. Mouvement que je réprime bien vite en constatant que tous les examens sont strictement normaux. Il n'y a pas la moindre anomalie. Mes fantasmes s'envolent et mes tiroirs pathologiques se referment. Je suis

soulagé, mais je demeure mystifié. Je fais dériver la conversation et nous bavardons. C'est ainsi que j'apprends la nature de l'intervention subie par la mère de Benoit: une hystérectomie totale coïncidant jour pour jour avec l'émission sanglante des urines du fils!

Même si je peux à posteriori évoquer la rupture et une obturation spontanée d'un micro-anévrisme à un étage quelconque de l'arbre urinaire, les manifestations et les voies de ce genre de "sympathie" me laissent toujours perplexe.

Des yeux, une fois de plus et une fois encore, rivés les uns aux autres. Des yeux qui se repaissent longuement du regard enamouré de cet autre si peu autre d'être le parfait reflet de soi-même. Ce qui renvoie à la phase la plus archaïque de la formation de tout individu, quel que soit son sexe, qui aura puisé, dans les bras de sa mère, l'espace d'un regard, la possibilité de se découvrir comme objet d'amour.

Mais nous savons combien ce qui étaye l'indispensable dose physiologique de narcissisme risque de verser aisément dans l'excès toxique. Nous savons aussi comment. Dans le petit âge, le point de départ en est toujours maternel. Dans l'adolescence, c'est un mécanisme bipolaire qui se met en place. Il y a peu de raison de penser qu'une mère qui aura instauré son enfant en position phallique aura réussi à trouver des raisons pour s'en amputer un jour. Quant à l'adolescent, le regard qu'il jette à sa mère condense instantanément celui qui résume leur déjà longue relation avec celui qui veut se charger du plus de souvenirs possibles avant de se lancer dans l'aventure. Pour peu que la mère se livre à quelques caresses - vous n'imaginez pas combien il y a de mères pour peloter les seins de leurs filles ou regarder les sexes de leurs garçons! -, le piège se referme pour encore longtemps, sinon indéfiniment. On comprend aussi plus aisément comment ce seul registre peut participer à l'éclosion du malaise adolescent même chez les sujets atteints d'aberration chromosomique. L'image qui se construit, l'attraction et l'attractivité sexuelles venant faire contrepoids à ce regard initial et impulsant. Le réaménagement des registres narcissiques va toujours de pair avec la résolution des phénomènes identificatoires.

Et c'est souvent, sous de telles auspices et dans de telles conditions, que l'adolescent viendra réinterroger ses fameux registres identificatoires sexués. Autrement dit, il tentera d'explorer la prégnance en lui des imagos parentales spécifiées en imago maternelle d'une part et imago paternelle d'autre part.

Et ce seront encore et toujours ces mêmes registres, avatars des éléments de ce que j'ai nommé une "grammaire élémentaire" (19), qui se trouveront convoqués au tout premier plan.

Des registres ne sont pas plus isolés que coupés du contexte social dans lequel ils se déploient.

Si la guerre des chants guayakis, l'instauration de la cérémonie du bar-mitzvah, ou les youyous augurant la fête consacrée à la fille nouvellement réglée ne sont que des reprises d'une identité sexuelle posée comme indéfectible dès le départ dans la vie, il ne faut pas croire pour autant que leur instauration puisse se maintenir sans qu'intervienne à nouveau une spécification méticuleuse des rôles parentaux.

Il n'aura, en effet, pas suffi à Jean-Marie de contempler la silhouette belle, froide et impressionnante de son père pour avoir envie de devenir un homme à son tour. Il n'aura pas plus suffi à Benoît de sacrifier amplement au look obligé de sa tranche d'âge pour être à l'abri d'un symptôme hautement assimilable à une conversion.

Quand, de surcroît, notre contexte social s'évertue à vouloir évacuer sans distinction toutes les différences et qu'il n'offre aux enfants d'autre spectacle que celui de silhouettes aussi floues qu'incertaines ou ambiguës, nous ne devons pas nous étonner du désarroi adolescent et de ses manifestations angoissées autant qu'angoissantes.

C'est une des raisons pour laquelle il m'a paru indispensable, à un moment de ma vie de pédiatre, de produire mon propre travail, de clinicien, sur le père (18).

J'y ai montré qu'il y a, tout d'abord, entre toute mère et son enfant un lien biologique qui fait de cette mère, dès la naissance, pour son enfant, une sorte d'acquis. Acquis qui permettra à l'enfant de supporter les premiers mois de sa vie aérienne et le temps qu'il lui faudra pour mûrir ses systèmes relationnels, en particulier ses systèmes moteurs. Or, cette relation demeurera à l'état de trace (17) chez tout individu, sa vie durant.

Un père n'a pas de lien biologique à son enfant. Il n'instaure avec lui qu'un lien de parole qui ne pourra l'atteindre que s'il est correctement transmis par la mère qui s'en trouve le pivot obligé (18,22).

Autrement dit, il ne peut y avoir de père pour l'enfant que désigné à l'enfant comme tel par sa mère. Ce qui permet de dire qu'il n'y a pas de père pour un enfant si ce père n'est pas correctement et solidement installé et ancré dans la mère.

La présence de ce père, dont j'ai dit que pour son enfant, face à l'acquis maternel, il constituait un dû, est nécessaire dans la mère pour lui permettre de résister à sa formidable propension incestueuse physiologique.

En effet, toute mère qui met au monde un enfant destiné à la vie tant qu'il est en elle, perçoit, confusément mais douloureusement, qu'elle met au monde un être pour la mort. Ne pouvant pas remettre cet enfant en elle, elle se livre à son endroit à des conduites qui sont autant d'équivalents incestueux et dont les moindres ne sont pas la surprotection, la sollicitude excessive et la satisfaction immédiate et sans discrimination de toutes les demandes et de tous les besoins.

La fonction paternelle, essentiellement véhiculée par la parole, est destinée principalement à combattre efficacement cette propension incestueuse en s'interposant sans relâche entre la mère et son enfant, les éloignant l'un de l'autre, par un mouvement d'attraction de la mère et de projection de l'enfant sur sa trajectoire existentielle. Une telle action, ne peut produire, sur le champ, chez l'un et l'autre des protagonistes qui s'en trouvent visés, que révolte et désagrément (22). Le travail du père, à l'opposé de celui de la mère qui récolte immédiatement les bénéfices de son action, est éminemment ingrat et ne récolte sur le champ qu'une désapprobation unanime (18,22). Il s'exerce non seulement dans une solitude proche de l'exil, mais procédant, en principe, par effet de brisure des miroirs narcissiques, il ne peut escompter pour lui-même aucune compensation. Ce qui n'est pas fait pour être facilement vécu : il suffit de penser, en effet, au statut d'une telle astreinte, dans notre univers télévisuel, pour comprendre comment se trouvent réunies les conditions de désaffection des pères de la fonction dans laquelle ils sont attendus (18,19).

Cette opposition entre un court terme qui peut produire les effets les plus néfastes et un long terme aux résultats problématiques, trouve un incontestable écho dans les modèles sociaux dans lesquels elle se déploie. Nos sociétés occidentales de la surabondance ne se sont-elles pas lancées dans le panégyrique du bénéfice immédiat, en se gaussant habilement de tout souci du long terme (19)?

Je dis et j'affirme, cependant, que l'adolescent qui devrait se réjouir, le tout premier, de l'évolution à laquelle nous assistons, est aussi celui qui la dénonce avec le plus de véhémence.

Il nous suffit, pour le vérifier, de réexaminer les histoires d'adolescents que j'ai rapportées : nous ne pouvons qu'être frappés par la sollicitude et l'oblativité maternelle qui en est la constante.

Pourquoi l'adolescent, par son comportement n'y trouve-t-il pas de motif suffisant de satisfaction? Pourquoi continue-t-il de piaffer? Pourquoi son impatience, même quand l'attitude maternelle se redouble d'une attitude similaire du père ? Pourquoi ne se satisfait-il pas de la réponse immédiate et complaisante à chacune de ses demandes ? S'il ne s'agissait que de la manifestation d'une frustration génitale à hauteur de la violence pulsionnelle, on devrait aujourd'hui trouver de plus en plus d'adolescents qui seraient calmes, heureux et entreprenants. Au lieu de quoi on n'en trouve ni de moins bougons ni de moins ironiques ou cinglants. Serait-ce à dire qu'ils vivraient sous la contrainte d'une indicible peur (7) ? Garçon ou fille, sentirait-il à ce point planer l'immanence d'une menace paternelle, même quand le père réel se tait ou marque son approbation ?

Nous ne pouvons pas ne pas remarquer qu'il y a dans le comportement adolescent quelque chose d'essence éminemment paranoïaque (7) qui pourrait nous mystifier si nous renoncions à en comprendre la cause. Comme un Hamlet qui convoque le spectre de son père, tout adolescent quel que soit son sexe, et à fortiori de nos jours, lance à cette même instance des appels maladroits mais vibrants et multifformes.

Cette crainte implicite d'une forme de punition ne viendrait-elle pas supposer chez lui l'existence d'une faute impossible à amender ? Et son attrait du groupe ne signifierait-il pas son désir de partager avec d'autres un fardeau similaire ? Mais le groupe peut-il, ou pourra-t-il, quelque chose pour ce genre de problème ? Même s'il s'est considérablement renforcé et qu'il a acquis droit de cité par le biais des modes et de la publicité aux intentions suspectes, sa référence n'est-elle pas illusoire dans l'abord du fond des choses ?

La violence de ce mouvement, qui en impose souvent pour de la révolte, ne recèle-t-elle pas un indicible appel ? Le fantasme de castration n'est-il pas à cette tranche de la vie plus qu'à toute autre, envahissant, total, multidirectionnel?

Car, à demeurer coincé entre les cuisses qui se resserrent, on y perd incontestablement sa puissance même si on exerce largement sa génitalité.

A l'inverse, à se laisser aisément tracter au dehors de l'aire des cuisses on craindrait d'avoir à payer, du sacrifice ultime de ses génitoires, le fait de les avoir laissé traîner toujours trop longtemps au voisinage des lieux de ses propres origines.

Dans ce débat autour de l'"entre-deux", quelque chose incontestablement devra se casser. Mais quoi et comment, c'est toute la difficulté d'abord de cette phase de la vie. C'est surtout la difficulté d'un

travail de soutien qui doit se faire non pas dans l'après-coup, comme dans les thérapies classiques, mais proprement dans le coup. Et au coup par coup, en quelque sorte.

Comment instaurer un tel travail?

Quelles règles simples devrions-nous pouvoir trouver pour permettre aux adolescents de vivre leur adolescence et d'en sortir avec le moins de dégâts possible?

Je ne prétends pas apporter de réponse. Car s'il faut culpabiliser les mères pour faire taire leur propension incestueuse et s'il faut reprocher aux pères leur passivité pour les amener à assumer leur rôle ingrat, nous serons conduits à affronter des problématiques d'un autre ordre et qui ne pourront pas ne pas remonter le temps et les générations.

Notre inscription dans le désir de progrès, soutenus que nous sommes par la certitude de la Science et ses sortilèges, nous a fait sacrifier jusqu'aux ultimes repères symboliques scandés par les rituels initiatiques. Notre prétention à une intelligence syncrétique de l'ensemble de phénomènes auxquels nous sommes confrontés nous met face à un défi.

Pouvons-nous le relever?

Pour ma part, je l'avoue, je n'en sais rien.

Et c'est pourquoi, je vous cède la parole, en vous remerciant de m'avoir prêté votre attention.

BIBLIOGRAPHIE

- 1 - BERTRAND J., MOREL Y. et FOREST M.G. : Les mécanismes hormonaux de la puberté; *Rev. Prat. (Paris)*, 1986, **36**, 15, 825-832
- 2 - BRAUNER R. et RAPPAPORT R.: Précocités pubertaires; *Rev. Prat. (Paris)*, 1986, **36**, 15, 843-849
- 3 - CLASTRES P. : Chronique des Indiens Guayakis; *Plon, Paris, 1972*
- 4 - DI MEGLIO A. : La croissance en orthopédie; *Sauramps Médical, Montpellier, 1987*
- 5 - ELWIN V. Maisons des jeunes chez les Muria, *Gallimard, Paris, 1959*
- 6 - FINKELSTEIN J.W. : The Endocrinology of Adolescence; *Pediat. Clin. North Am.*, **27**/1, 53-70, feb. 80.
- 7 - FLAUBERT G. : Le journal d'un fou; Oeuvres complètes, *Seuil, Paris, 1971*
- 8 - FRANCOIS R., DAVID L. et EVRARD D. : La puberté: données physiologiques aspects cliniques et biologiques; in M. DAVID : Pédiatrie 2 (Endocrinologie, croissance); *SIMEP, Villeurbane, 1984, 213-221*
- 9 - FREUD S. : Totem et Tabou; *Payot, Paris, 1965*
- 10 - HERITIER F. Adolescence et sexualité; *Le groupe familial, n° 73, oct.1976*

- 11 - JOB J.-C., CHAUSSAIN J.-L. et TOUBLANC J.-E. : Absence et retards de puberté ; *Rev. Prat (Paris)*, 1986, **36**, 15, 833-842.
- 12 -JOB J.-C. et PIERSON M. : Endocrinologie pédiatrique et croissance; *Flammarion Médecine-Sciences, Paris,1981.*
- 13 - HUXLEY F. : Aimables sauvages, *Plon, Paris, 1960.*
- 14 - KATCHADOURIAN H.:Adolescent Sexuality; *Pediat. Clin. North Am.*, **27**/1,17-28, feb80
- 15 - KOGUT M.D. : Growth and Development in Adolescence; *Pediat. Clin. North Am.*, **20**/4, 789-806, Nov. 73.
- 16 - MEAD M. : Moeurs et sexualité en Océanie, *Plon, Paris,1963.*
- 17 - NAOURI A. : L'enfant porté; *Seuil, Paris,1982*
- 18 - NAOURI A. : Une place pour le père; *Seuil, Paris,1985*
- 19 - NAOURI A. : Parier sur l'enfant; *Seuil, Paris,1988.*
- 20 - PIERSON M. : La maturation pubertaire: croissance et développement sexuel ; *Rev. Prat. (Paris)*, 1986, **36**, 15, 811-824.
- 21 - SEMPE M. : Croissance, développement, maturation; in M. DAVID : Pédiatrie 2 (Endocrinologie, croissance); *SIMEP, Villeurbane*, 1984, 190-205
- 22 - STRINDBERG A. : Père; Texte français d'Arthur Adamov, *l'Arche, Paris*, 1984